Document generated on 04/28/2024 9:08 a.m.

L'Inconvénient

Le roman québécois à l'échelle du grand contexte

Michel Biron

Number 60, Spring 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/79221ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Biron, M. (2015). Review of [Le roman québécois à l'échelle du grand contexte]. *L'Inconvénient*, (60), 44–46.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE ROMAN QUÉBÉCOIS À L'ÉCHELLE DU GRAND CONTEXTE

Michel Biron

Voici un essai majeur, perturbant, audacieux et profondément original. Un essai littéraire dans le sens le plus fort du terme, c'est-à-dire qui interroge le monde – notre monde – à partir de la littérature et plus particulièrement du roman. Spécialiste de Flaubert, auteure notamment des *Grandes Disparitions* (2008) sur la mémoire du roman moderne, de Cervantès à Tolstoï et Proust, Isabelle Daunais avait publié ici et là quelques études sur le roman québécois, mais *Le Roman sans aventure* est son premier essai entièrement consacré à ce corpus. Elle y propose une série de lectures denses et lumineuses des classiques de l'histoire romanesque québécoise, depuis *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé jusqu'aux romans les plus célèbres de Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Jacques Poulin et André Major. Disons-le tout net : depuis *Le Roman à l'imparfait* (1976) de Gilles Marcotte, c'est à mon sens l'étude la plus neuve, la plus suggestive et la plus juste qui ait été écrite sur le roman québécois dans sa globalité.

L'hypothèse centrale de l'essai, énoncée dès le titre, bouleverse les idées reçues sur la singularité du roman québécois. Au lieu de reprendre les catégories habituelles de l'histoire littéraire, Isabelle Daunais cherche à savoir ce qui caractérise le roman québécois à l'échelle du roman moderne. Comment se fait-il, se demande-t-elle en introduction, que ce roman intéresse si peu les lecteurs étrangers ? Au-delà de la sempiternelle complainte de l'écrivain marginal ou minoritaire à qui les voies du succès international seraient interdites faute de public ou faute de moyens de diffusion, Isabelle Daunais pose la question de façon beaucoup plus large – et intéressante – en partant d'une idée séduisante qu'elle formule ainsi : « *Si le roman québécois est sans valeur pour le grand contexte, s'il ne constitue un repère pour personne sauf ses lecteurs natifs, c'est parce que l'expérience du monde dont il rend compte est étrangère aux autres lecteurs, qu'elle ne correspond pour eux à rien de connu et, surtout, à rien de ce qu'il leur est possible ni même désirable de connaître* ».

Une telle hypothèse risque de faire grincer bien des dents : que le vieux roman canadien-français n'ait pas beaucoup de charme en tant que roman, c'est-à-dire en dehors de sa valeur documentaire ou historique, c'est ce que répète la critique québécoise depuis plus d'un siècle. Mais que le roman québécois dit « moderne », celui de Ducharme ou d'Aquin par exemple, soit placé sous la même enseigne que *Jean Rivard* ou *Maria Chapdelaine*, voilà qui surprendra plus d'un lecteur. Le roman de la Révolution tranquille n'est-il pas porté par un réel désir d'aventure, par une incontestable soif de nouveauté ? Et que dire du roman contemporain ? Oui, mais il s'agit tout le temps d'un *désir* d'aventure, répond Isabelle Daunais, un désir contrarié par la réalité même que le roman met en scène. Le roman québécois désire l'aventure, mais tout roman, par définition, tend vers l'aventure. Tout roman ne parvient pas cependant à traduire la *réalité* de l'aventure. Ce qui frappe Isabelle Daunais, c'est que cette aventure, si désirée soit-elle, ne parvient jamais à prendre forme dans le roman québécois, comme si elle se dissolvait dans quelque chose qui l'annule et qui ne saurait se réduire à une sorte de faiblesse congénitale des romanciers.

Ce quelque chose, elle l'appelle l'idylle, selon la définition qu'en donne Milan Kundera. Pour ce dernier, l'idylle constitue une parenthèse dans l'ordre romanesque, un instant hors du temps, « *l'état du monde avant le premier conflit* ». Pour Isabelle Daunais, la grande singularité du roman québécois, c'est que l'idylle n'y a justement rien d'une parenthèse : elle se révèle au contraire la condition même des personnages romanesques, à toutes les époques et quels que soient le talent ou l'intention des écrivains.

Pour bien apprécier la portée de cette proposition, il faut d'abord revenir à la définition qu'elle donne de l'aventure : « *Par aventure, je ne veux pas dire l'action et les péripéties propres à tout*

roman, et dont le roman québécois n'est pas moins pourvu qu'un autre, non plus que les quêtes et conquêtes de toutes sortes qu'entreprennent ses personnages, mais le fait pour ces derniers d'être emportés dans une situation existentielle qui les dépasse et les transforme, et, par cette expérience, de révéler un aspect jusque-là inédit ou inexploré du monde. » Il faut aussi accepter d'aller sur le terrain que choisit Isabelle Daunais, qui est la lecture des romans plutôt que l'examen des intentions formulées par les romanciers ou la critique. Et de ce point de vue, on assiste à une magistrale leçon de lecture. Rien de forcé ici, rien non plus de scolaire ou de convenu : même si la plupart des œuvres commentées sont archiconnues (on fera néanmoins quelques découvertes, comme *Jos Carbone* de Jacques Benoit), on a l'impression d'y entrer pour la première fois tant les analyses qui sont faites ne ressemblent pas à ce qu'on est habitué de lire. Avec un appareil critique allégé, mais en ayant une solide connaissance des travaux consacrés aux romans en question, Isabelle Daunais plonge dans ceux-ci à la recherche de cette aventure consubstantielle au genre. À plusieurs endroits, on la voit qui imagine ce qui aurait pu se passer si tel personnage à fort potentiel aventurier avait eu le premier rôle. Pourquoi, par exemple, Louis Hémon fait-il mourir si rapidement François Paradis ? Pourquoi Jean Lévesque, le personnage le plus ambitieux – et donc le plus « romanesque » – de *Bonheur d'occasion,* s'évanouit-il dans le décor ? À ce genre de questions, on peut bien sûr apporter des réponses diverses, et on peut même considérer qu'il est impossible d'y répondre de façon satisfaisante. Isabelle Daunais risque pourtant une réponse qui n'a pas été formulée jusqu'ici et qui se révèle éclairante : c'est que le romancier aurait alors été obligé de tricher avec le réalisme même dont il se réclame. La société dans laquelle évoluent François Paradis ou Jean Lévesque ne leur offre aucun défi à leur mesure : ce n'est pas, comme on le dit souvent, que le Québec d'alors était trop fermé pour accueillir de telles figures, mais plutôt que, si celles-ci avaient occupé le devant de la scène romanesque, elles n'auraient en toute vraisemblance rencontré aucune résistance sérieuse, aucun défi à leur taille. Des personnages trop forts, de type balzacien, n'ont guère leur place dans un monde qui n'en a que pour l'idylle.

De roman en roman, la force de l'idylle en effet ne se dément jamais. Elle devient tout au long de cet essai une sorte de personnage idéel dont on suit l'étonnante évolution depuis le 19e siècle jusqu'aux années 1980. Loin de juger cette évolution de haut, loin de s'en tenir à la position confortable de la critique dite « savante », Isabelle Daunais pratique une critique à la fois subtile et humble, se mettant à la place des romanciers, éprouvant avec ceux-ci les difficultés propres à la création romanesque au Québec. On le voit bien dès le premier chapitre intitulé simplement « Comment écrire un roman ». On le voit encore mieux dans les chapitres suivants, consacrés à des romans réalistes, regroupés sous le titre « La cause perdue de l'aventure ». Même quand tel personnage semble avoir ce qu'il faut pour se lancer dans l'aventure, comme le docteur Dubois dans *Poussière sur la ville* d'André Langevin, il s'écroule de lui-même et perd toute force oppositionnelle, résigné à jouer le rôle qu'on voudra bien lui consentir.

Mais c'est bien sûr le roman plus contemporain qui nous intéresse surtout, car l'aventure y est explicitement recherchée par des personnages auxquels nous sommes devenus attachés. Le poète adolescent Jean Le Maigre dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ne recule devant aucune action, si insolente soit-elle, pour vivre intensément. Ce Rimbaud québécois n'est-il pas un être d'aventure ? Et que dire du narrateur de *Prochain épisode* : n'est-il pas tendu vers l'action la plus risquée qui soit, cette *révolution* qu'il appelle de ses vœux ? Si, bien sûr, reconnaît Isabelle Daunais, mais cette vie adolescente ou cette révolution fantasmée ne débouchent sur rien qui ne soit déjà là. Toute révolution y est forcément « tranquille » : l'adjectif pointe directement vers l'idylle, ce qui donne son titre à la troisième et dernière partie du livre, « La tranquillité en héritage ». Ici plus qu'ailleurs, l'action ne manque pas, mais c'est une action essentiellement arbitraire qui ne se heurte à aucune réalité, sauf la fatigue du personnage obligé de relancer sans cesse une aventure à laquelle personne ne s'oppose autour de lui.

Cet âge d'or du roman québécois se distingue manifestement des périodes précédentes, mais ce n'est pas parce que l'aventure advient enfin : c'est au contraire, soutient Isabelle Daunais, qui donne ainsi un dernier tour d'écrou à son argument, parce que le romancier de la Révolution tranquille accueille l'idylle sans la mauvaise conscience que ses prédécesseurs entretenaient. L'idylle se développe avec d'autant plus de force qu'elle a perdu l'espèce de honte qui l'accompagnait jusque-là et qui en limitait la célébration. Le romancier canadien-français se désespérait de l'absence d'aventure ; le romancier québécois, lui, s'y abandonne avec frénésie. Fatigué d'être fatigué, il secoue sa torpeur et s'étourdit dans le langage, ivre de lui-même.

On lira en particulier la brillante analyse consacrée aux personnages ducharmiens de Mille Milles et Chateaugué, champions de la « planque », réfugiés dans leur chambre du Vieux-Montréal dont ils ne sortent que pour se rendre à la bibliothèque Saint-Sulpice, comme si le monde n'existait pas en dehors de ces lieux protégés. D'où la conclusion de l'essai : le personnage romanesque type, au Québec, ne se retire pas dans un abri pour échapper à un monde violent et hostile, mais

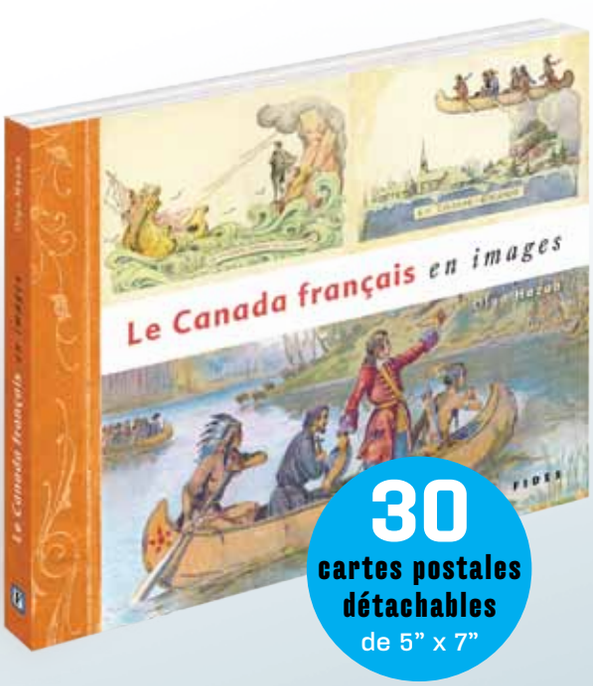
il cherche plutôt un abri au sein d'un monde qui est lui-même un vaste abri. Il vit l'idylle au milieu d'une société qui veut son bien (et qui va l'avoir, comme disait Ducharme). Tout conflit est d'emblée désamorcé, tourné en dérision, sans conséquence. L'aventure n'est jamais interdite, mais elle se révèle impossible. C'est ce qu'a compris mieux que quiconque Ducharme, qui tire peut-être la leçon la plus romanesque de cette apparente impasse : puisque l'aventure n'a guère de poids ou de sens, avançons vers l'idylle ! Plus encore : radicalisons l'idylle, *évadons-nous* d'un monde qui est toujours déjà une forme d'exil. Mille Milles et Chateaugué, comme plus tard Nicole et André Ferron, sont les héros d'une vie *excessivement* idyllique.

Ce n'est pas minimiser la part de révolte et de critique que de reconnaître l'impossibilité de l'aventure. C'est prendre acte de l'ambiguïté constitutive du genre romanesque, laquelle permet de dire ce qu'on ne peut pas dire ailleurs, du moins pas avec la même force de vérité. Car l'idylle dont parle ce roman et qui est vécue si intensément par ses personnages n'est ni un rêve ni un déni de réalité. Elle est la réalité même à laquelle l'individu a affaire dans un espace « protégé » comme l'a été, et comme continue à l'être, le Québec. On entend déjà les objections des sociologues et des historiens, pour qui le Québec a connu plus que sa part de conflits et de drames. Ils auront beau jeu de penser qu'ils ont affaire, eux, à la réalité plutôt qu'à la fiction. Mais si c'était l'inverse ? suggère Isabelle Daunais. Si la vérité romanesque était en elle-même plus profonde, plus complexe et plus riche en connaissances que les récits des historiens ou les enquêtes des sociologues ? Si le fait de travailler non pas avec ce qui est ou a été, mais avec ce qui pourrait être ou aurait pu être, si ce rapport privilégié à l'imaginaire donnait au romancier un point de vue unique et supérieur dans la connaissance du monde ? « Tout bon raisonnement offense », disait Stendhal. Celui que développe *Le Roman sans aventure* est un modèle de finesse et de perspicacité. Il ouvre inévitablement sur une sorte de gouffre : comment vivre dans un monde soumis à la force à la fois apaisante et paralysante de l'idylle ? L'essai ne nous dit pas quoi faire, quoi penser : il montre comment le roman québécois pense le monde. Il fait confiance au roman et invite le lecteur d'ici et d'ailleurs à faire de même. ■

LE ROMAN SANS AVENTURE
Isabelle Daunais
Boréal, 2015, 222 p.

Au cœur de l'imaginaire canadien-français

30 illustrations délicieusement rétro que vous voudrez conserver... ou partager avec le monde entier !



80 pages retraçant l'œuvre de Jean-Baptiste Lagacé qui a produit toute une imagerie destinée à donner le goût de l'histoire. L'ouvrage est complété par 30 magnifiques cartes postales détachables. De véritables tableaux d'histoires!

Nouveauté • 19,95 $

FIDES
groupefides.com